

Premières positions

Céline Huyghebaert

Number 170, Spring 2021

Faut que t'aimes le monde sur la brosse.

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96424ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huyghebaert, C. (2021). Premières positions. *Moebius*, (170), 15–19.

Premières positions

Céline Huyghebaert

Une photographie de la silhouette aperçue derrière la fenêtre a été prise par Jeanne sur l'avenue Van Horne le 13 janvier 2013.

Au Snack and Blues, on avait pas mal bu. Du vin cheap d'abord, puis des verres d'El Dorado, un rhum brun guyanais aux saveurs de vanille cuite. Jeanne avait aussi accepté un cocktail offert par un type assis au bar. Il nous avait dit qu'il était boxeur. Elle avait sifflé entre ses dents pour feindre l'admiration. Pendant qu'elle s'acquittait de son verre en parlant avec lui, j'avais joué au billard contre une femme, brune, cheveux courts, mince, presque maigre. Elle avait gagné la première partie. Je ne me rappelle pas si elle était jolie. Chaque fois qu'on échangeait la bille blanche, nos mains se frôlaient, et sentir sa fébrilité provoquée par cette caresse accidentelle me plaisait. Je lui avais proposé de

rentrer avec elle. Elle m'avait dévisagée et m'avait dit qu'elle ne voulait pas être le trip d'un soir d'une hétéro ivre, mais qu'elle pouvait me laisser son numéro, même si on savait très bien elle et moi que je ne m'en servirais pas. Puis elle avait quitté le bar.

Depuis que j'étais redevenue célibataire, j'avais envie d'être regardée tout le temps, mais de loin, comme si j'étais un truc exceptionnel ou un trophée hors de portée. Jeanne a ri fort. Elle m'a dit que j'étais bourrée, puis qu'elle était désespérée parce que rien ne changeait jamais dans la vie. Je n'ai pas osé lui répondre que j'espérais justement que notre vie ne change pas trop vite, que cette soirée s'arrête, qu'on reste dans ce bar toutes les deux, débarrassées par l'alcool de toutes nos inhibitions, presque anesthésiées et, pourtant, vivantes. J'espérais qu'on reste ces deux amies-là, indifférentes à notre avenir, inséparables dans cette indifférence. Mais la lumière du bar s'est allumée.

On s'est mises à marcher sur le boulevard Saint-Laurent, collées l'une contre l'autre pour partager les écouteurs de son iPod. Le vent froid de janvier nous faisait du bien. Je lui ai dit qu'on allait monter un collectif féministe comme ceux du documentaire qu'on avait regardé ensemble la veille, vautrées dans son lit. Jeanne a commencé à proposer des noms pour notre collectif – elle en proposait de vraiment bons –, et moi, des lieux qui pourraient nous servir d'espace d'échange, d'exposition, de vie. On a tourné sur Bernard. Jeanne avait les lèvres un peu bleues. On est passées devant le Nouveau Palais.

- J'ai mangé là avec David la semaine dernière.
- Vous m'avez pas invitée ?

David s'était greffé à notre groupe d'amis quand Mariana avait commencé à le fréquenter sérieusement. Puis Mariana était partie étudier à Londres. Jeanne et moi avions chacune mis fin à nos relations amoureuses à quelques mois de distance. Le groupe avait perdu la moitié de ses joueurs. J'ai hésité, puis j'ai ajouté :

— David trouve que j'ai fait une grosse connerie en emménageant avec toi.

Jeanne a grogné une insulte que je n'ai pas comprise. Elle a donné un petit coup de pied dans la neige, qui a fait tomber mon oreillette. Je sais que la pérennité des groupes d'amis repose sur le respect de ses différentes strates de silence et qu'il vaut mieux garder pour soi ce que l'un nous confie sur l'autre, mais j'avais envie de tout partager avec Jeanne.

— Il pense que je rencontrerai jamais personne de sérieux si je continue à passer tout mon temps avec toi. Il m'a dit que ça le turnerait off, lui, s'il devait sortir de ma chambre un matin et affronter un déjeuner avec deux filles qui ont l'air de se connaître tellement bien.

Elle a levé la tête vers moi.

— Tu te souviens du soir où on a mangé dans le petit resto espagnol sur Saint-Zotique avec Thomas et David ?

— J'ai pas du tout aimé cette soirée.

— David m'a embrassée dans les toilettes.

Jeanne s'est mise à pleurer.

— Il est entré dans les toilettes et il m'a embrassée.

Elle a marqué une pause.

— J'étais vraiment bourrée.

C'est con, mais j'ai d'abord eu l'impression qu'elle me disait ça comme si elle avouait une faute. Alors je l'ai prise dans mes bras, un peu maladroitement, à cause de nos gros

manteaux, des écharpes et du reste. Je lui ai répété plusieurs fois que je n'étais pas fâchée contre elle, non, pas fâchée du tout. Et nous nous sommes remises à marcher. Mais ma sollicitude est devenue un peu forcée. J'avais beau n'avoir aucune raison d'être fâchée, je me sentais envahie d'un drôle de sentiment de colère dont j'avais honte. Je me suis demandé si j'étais jalouse. Et si c'était le cas, si j'étais jalouse de David ou de Jeanne. Mais c'était autre chose. Un truc plus lourd, lourd comme la colère de toutes les femmes qu'on coince dans les toilettes et qu'on embrasse parce qu'elles sont jolies et bourrées. Ou lourd comme la tristesse de celles qu'on n'embrasse jamais, même bourrées. Peut-être qu'au fond c'était juste lourd comme les manigances de David pour que deux filles ne soient jamais plus intimes entre elles qu'il ne l'est avec chacune. J'ai repassé dans ma tête la soirée dont Jeanne m'avait parlé et j'ai essayé en même temps de l'effacer, de tout chasser pour retrouver l'ambiance du bar tout à l'heure. Jeanne m'a donné un coup de coude et m'a montré un immeuble du menton. On avait marché trop loin et on se retrouvait devant l'appartement de son ex sur Van Horne. Il était avec quelqu'un. J'ai dit à Jeanne qu'il se tapait Nefertiti, à cause de la manière dont la lumière découpait sa silhouette derrière la fenêtre. C'était nul, mais ça nous a fait rire. Elle s'est frappé les cuisses à deux mains, elle en a même échappé son iPod, et puis, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai vu son corps basculer et elle est tombée à plat ventre, la face dans la neige, et moi, je ne pouvais plus arrêter de rire pendant qu'elle se tenait au réverbère pour se relever, je lui ai dit qu'il fallait que j'arrête parce que j'allais me pisser dessus, mais on ne pouvait plus s'arrêter, et je me suis pissé dessus. On a ri encore plusieurs minutes. Puis j'ai dit à Jeanne que j'avais froid. Elle a secoué la neige sur son jean et m'a tendu une oreillette.

Dans son iPod, deux voix de femmes chantaient que leur plus grande peur, ce n'était pas du tout de se réveiller un jour toutes seules dans une maison vide, d'avoir laissé passer leur chance d'avoir un mari, des enfants, une vie de famille. C'était le contraire. C'était de se réveiller dans une maison pleine de choses qu'elles n'avaient pas voulues, dans un rêve qui n'aurait pas été le leur « *with a big family and emptiness deep in my bones. That I would be so blinded, turn a deaf ear. And that my fake laugh would suddenly sound sincere*¹ ».

1. Cet extrait est tiré de la chanson *King of the World*, de First Aid Kit.